( une chose a changer : ce n est oas marc qui a fait venir Ali a lui. Ce ne serait evidemlent pas malin du tout, vu que ca amenerait lennemi public nimulero 1 a lui et le ferait aussitôt passer pour un complice, avec des enquetes sur lui, lui qui a pose en personne la bombe dans le local sur la place.

Donc, il va simplement essayer d en prendre partie

Et la , vous avez realise qu une opportunite formidable en fair s offrait a vous. Celle de coller toutes les preuves possibles sur le dos de votre « ravisseur ». En laissant en plus cette sorte de journal intime ( sur le facebook du defunt …).

Si Ali vous a trouve, ce n est oas par le plus grand des hasards. Votre quartier d’origine, la cite des Pins, a été rase il y a 3 ans. Tous vos amis communs ont remigre depuis au Magheb et en Afrique Subsaharienne. Pas de famille ou d amis dans les environs.

Ali était juste de passage a paris, et il se retrouve coince avec son portrait qui s affiche partout.

Difficile de se livrer a la police pour y clamer son innocence. Il risquait de se faire descendre aussitôt.

Rien que son rztour en France était suspect. Contrairement a vous, son absence prolongée lui a vallu la déchéance, ses parents n avaient jamais obtenu la nationalite francaise, et lui l a ainsi perdue mar contumace une dizaine d annees apres avoir quitté la France.

Allez expliquer votre retour en France apres 20 ans quand vous etes un francis dechu d origine marocaine, et qu on vous a colle le dernier attentat sur la tête.

. Il n avait aucune solution . Nulle part ou se pmanquer. Alors il a cherche desesperement et c est la qu il vous a trouve sur l annuaire en ligne, il tombe sur votre joli numero. Marc …., un de ses meilleurs amis d enfance et ancien voisin de palier durant 20 ans, et qui est la, juste a quelques stations de metro de la.

Car vous ne vous cachez pas, Marc. En tout cas, depuis que vous etes rentre en France, vous n avaez pas mis votre numero sur liste rouge, bien sur, car d ailleurs ceux qui le font sont automatiquement fichés. Vous avez meme cree un compte facebook, c est bien, mais.un peu tard, vous ne croyez pas ?

Mais Ali a rapidement été innocente, car son compte facebook a lui, ce n est meme pas lui qui l a cree. J ai consulte les meilleurs experts que je connais, des gens un peu comme voud..

Comme moi ?

Oui, et j ai appris grace a eux que ce compte qui a une trentaine d années n a en réalité été créé qu il y a une semaine !

Et tous les posts qu il y a dessus, les liens et les interactions et leurs dates, ?

Tout est faux. Tout a été antidate, retroactif.ce compte n existait pas il y a huit jours.

Mais qui est capable de faire ca ?

Qui d autre que facebook lui-même ?

Marc sourit puis acquiesca serieusement.

Ouais…apres tout,Vous avez surement raison.

* Oui ?

Une jeune femme brune en peignoir.

* Bonjour. Je viens voir Gwen.

Elle ne ressemble pas du tout à la concubine officielle.

* C’est pourquoi ?
* Je suis un ami d’enfance.

Elle fronce les sourcils.

* vous vous appelez… ?
* Mike.

On ne sait jamais. Je ne sais même pas qui est cette bonne femme vêtue de curiosité.

* D’accord. Je lui dirai que vous êtes passé.
* Il n’est pas là ?

Elle bloque un instant. Retourne la tête derrière elle. Puis me fixe à nouveau, en me regardant de la tête aux pieds.

* Non, il n’est plus là.
* Je peux savoir ou il est ?
* Je ne sais pas. Vous n avez qu’ a le contacter.
* Justement, je n'ai pas réussi a le joindre, il ne connait pas mon numéro. Vous pouvez peut être l appeler pour qu'il rentre maintenant…Il faut que je le vois et ...ca lui fera très plaisir.

Je sens le poids d'un scanner qui balaye tout mon corps.

* Heu…non, je ne crois pas.
* Pardon ?
* Bah… vous n'avez qu’ à lui envoyer un message. Par contre, je vais prendre votre numéro, je lui donnerai quand il rentre.
* Heu…non, je ne crois pas. Je ne vous connais pas non plus, et je la laisse devant sa porte à la con, m’épargnant de lui adresser une galante insulte en guise de prise de congés.

Déjà gamin, Gwen n’avait jamais su choisir ses copines.

Je sors de l’immeuble et remonte vite la rue.

Etait-ce une flic ? Non, une policière aurait planqué un flingue sous le peignoir avant d' ouvrir à un visiteur.

Peut être la brigade antiterroriste est-elle déjà en train de suivre les pas de mon…

Je jette un coup d’œil sur mon portable. Je l’éteins.

Même éteint, le cellulaire leur permet de suivre tous mes pas. Même si je retire sa batterie, ils continuent de me localiser, car le gps intégré a sa propre batterie, et celle-ci ne se retire pas. Que je téléphone a quelqu’un avec cette puce, ou que j’en mette une autre, ils peuvent entendre tout ce que je dis.

Même si je jette mon portable et que j’en achète un autre, je serais à nouveau suivi à l’instant même ou j’appellerai un numéro sous surveillance.

Il faut que je trouve d'urgence un vieux téléphone, et que je me débarrasse de cet espion.

Cela fait plus de huit ans qu'ils n'ont plus foulé ces rues mais la mémoire de mes pieds leur font retrouver automatiquement la rue des Pyrénées en direction de la rue d'Avron, tandis que mon esprit est moins occupé par la nostalgie que par une profonde question. Comment cet ami d’enfance a pu devenir ce que je déteste le plus au monde ? Comment ce gamin à la bonne bouille et aux dents blanches a-t-il pu se transformer en monstre de lâcheté, en meurtrier d’innocents…comment ce garçon sage a-t-il pu devenir un adulte insensé, insultant la religion de ses parents pour cracher sur la vie en menaçant l’humanité. Qu’est ce qui a bien pu lui arriver ? Qu’est ce qu’on a bien pu lui faire ? Quel mal l’a frappé ?

Si on nous avait dit à l’époque que l’un d’entre nous deviendrait fou, jamais personne n’aurait parier sur lui. Aussi loin que mes souvenirs remontent l’histoire de notre défunt quartier des Pins qui brillait en cachette au fond de sa lointaine banlieue oubliée, au fin fond de nos terres, Ali avait toujours été considéré comme le meilleur d’entre nous, voire pour certains comme un véritable géni. Au fil des années, il s’était discrètement élevé au dessus de la masse faussement débonnaire de ses pairs lumpenprolétaires, au présent insouciant de leur avenir austère, et son comportement comme ses efforts pour s’insérer un jour sur le territoire national avait maintes fois été cité comme l’exemple, la référence, par les mères bredouillant leur amour à leurs fils dans le français qu’on ne leur avait pas appris.

Ali était le gosse mûr pour son âge, celui qui comprend mieux que les autres l’importance des choses. Le seul qui se projette au delà de l’instant présent, et c’est surement ce qui en fit le plus intelligent d’entre nous.

Pourtant, nos routes avaient été la même, jusqu’à ce que nos histoires décident de s’écrire chacune de son côté.

C’est en me remémorant notre adolescence dans notre quartier de ferraille que je me rend compte qu’en fait, Ali a toujours été différent de nous autres.

A vrai dire, il avait moins « rigolé » la vie que nous. Il serrait nos pinces sous ses vannes qu’il mêlait à la mêlée, ses baskets trainaient à coté des nôtres à la différence près qu’ elles étaient moins usées, ses zygomatiques restaient mous comparés aux nôtres, fiers et musclés, et ses glaviots ne faisaient que ricocher sur le lac que les nôtres avaient formé. Dès minuit , sa casquette nous quittait, alors qu’on n’avait pas encore commencé la soirée. D’ailleurs, il a vite arrêté de porter la casquette sur sa tête rasée dans laquelle depuis tout petit, il avait déjà tracé sa route.

Comme nous autres, armés de tennis à virgule et survêtement à crocodile sous des mots qui sortent violemment de la bouche, comme des coups de poing, il avait marché comme un canard, arborant fièrement les mêmes codes, ceux qui te permettent de vivre dans le quartier sans le transformer en cirque dont tu serais le clown que tout le monde s’amuserait à tarter , mais progressivement, quand les choses commencèrent à devenir plus sérieuses, quand nombre d’entre nous décrochions de l’école de la dénommée République, celle qui nous avait désintégrés depuis la naissance dans ces profonds trou à rats, lui au contraire décida de s’accrocher.

Pendant qu’on faisait grandir nos personnages à mesure qu’on grandissait, qu’on cachait nos petites histoires de cœurs sous de grandes histoires de cul, qu’on se prenait pour les héros des Affranchis en s’habillant comme ceux de Menace to society, qu’on s’égosillait des journées entières en explosant dans un microphone l’énergie vengeresse de notre jeunesse frustrée , en scandant notre prose en rythme dans une boucle mélodieuse hallucinante et envoutée, réinventant la langue des collèges et des lycées qui nous avait laissé volontiers sombrer au fond de leurs classes pendant des années, nous réservant d’emblée les lycées techniques et STT, pour remplir les cases réservées de plombier , chaudronnier et ouvriers, tout ce sur quoi la télé ne nous avait jamais fait rêvé, tout ce que la société n’avait jamais valorisé, et qui ne permettrait pas de vivre la vie qu’on nous vendait dans la publicité, lui, Ali, sans que personne ne l’ait remarqué, avait toujours regardé bien plus loin, regardé bien plus haut, par-dessus les tours et les sinistres bâtiments au milieu desquels nous étions enfermés. Pendant que nous faisions tourner nos vies en rond dans ces navires sur poutres échoués sur ces territoires étrangers, ceux que les Grecs n’auraient jamais daigner appeler cités, que certains partaient un peu plus loin cambrioler de faux-bourgeois dans leur préfabriqué, Ali avait toujours voyagé dans sa tête, au sein de notre petit périmètre, sans rien laisser paraitre de l’immense chemin qu’il faisait. Rien à voir avec ces déshérités américains dont nous voulions tout calquer dans notre grisaille de faux français, nous poussant à inverser les valeurs morales pour justifier la criminalité vers laquelle tout nous orientait, lui avait toujours vécu dans un château, harmonieux et ensoleillé, celui de l’espoir et de la connaissance, l’horizon d’une réussite au mérite réchauffant chacun de ses pas vers un futur dont plus aucun d’entre nous n’osait se soucier.

Je longe la rue d'Avron jusqu’à ce que je trouve une petite boutique de téléphonie dont je pousse la porte.

L’exception ne contredit pas la règle. Par définition, elle la confirme. Et la règle ici tout bas, c’est qu’on ne réussit pas. Tout est écrit. Surtout pour nous.

D’ailleurs, au final, malgré toute sa jeune vie d’efforts, Ali ne parvint même pas à faire partie des exceptions.

Pourtant, il avait joué le jeu. Comme il fallait. Il s’était dit qu’en étant premier partout ou il allait, il forcerait la réussite, et arriverait là ou il le désirait. Sa mère était fière de ses bulletins scolaires, ses professeurs époustouflés, ses sœurs admiratives, son père divorcé et remarié, Ali fonçait droit comme un taureau sur la voie d’un rouge succès.

Mais ses rêves s étaient soudain envolés devant ses cornes comme le drap soulevé d’un air moqueur par le torero français.

Son master de marketing en poche, il tira à nouveau la langue pour écrire des lettres surmotivées, et postula avant de postillonner sur toutes ces sociétés qui ne lui répondirent jamais, sauf les rares dont une lettre-type lui annonçait froidement qu’ils ne daignaient le rencontrer.

Son Bac+5 brillait comme une médaille d’honneur au sein d’une légion d’enfoirés.

Il avait pris l’ascenseur social et était monté jusqu’ au premier. Celui de la confiance et de l’espoir. Puis il avait appuyé sur le bouton du second et l’ascenseur s’était soudain mis à chuter, pour finir par s'écraser en vacarme au 4ème sous-sol, celui dont il venait, les portes s’ouvrant sur un calendrier avec un poisson d’avril dessiné sur le premier de tous les mois de l’année.

Vous me direz, il pouvait déjà s’estimer heureux d’être arrivé jusque là. Il s’était hissé jusqu’au niveau réservé aux classes moyennes, celui de l’université. A trop rêver, à vouloir se comparer aux jeunes aisés, pour qui les grandes écoles ont été créées, et auxquels les grandes carrières sont destinées, il s’était lui-même brisé les ailes.

Le pauvre Ali rejoignit ainsi la triste liste noire du quartier, celle des mauvais bons exemples, ceux qui se sont fait voler leur jeunesse par de fausses promesses, et qui ont perdu leur vie à gagner au jeu auquel depuis tout petit, on nous avait dit de jouer, car sans le savoir, nous étions nous-même les moutons qu’on nous faisait compter pour nous endormir pendant toutes ces années, la liste de ceux qui donnaient envie à nos petits de ne plus rien écouter des bobards de l’éducation nationale, d’écouter plutôt le pire du rap français, plus de gansta rap que de rap sensé, d’encenser et admirer le dealer qui lui seul réussit à exister, dans ce monde ou exister, c’est pouvoir consommer. Cette liste de destinées imposées qui prouvent que même en se battant deux fois plus, dans une vie deux fois plus dure, passant d’un appartement deux fois plus petit et deux fois plus bruyant à un collège deux fois moins fourni, avec deux fois moins de parents, avec deux mille fois plus de problèmes autour de soi, entouré uniquement de gens partageant les mêmes difficultés, dans la peau d’un français de seconde zone, un habitant de la dite zone, qui se fait contrôler même quand il n’a rien fait, car il a le même teint que ceux qui viennent des mêmes quartiers et qui ont choisi pour certains de bagarrer la loi et briganter, au final quand on choisit de ne jamais se victimiser, et que l’on parvient malgré tout à se transformer en diplômé, le titre sanctionnant la réussite éblouissante au sommet d’une pyramide de quinze années d’études acharnées, méritant l’option « big respect », he bien finalement on revient quand même tout lentement s’asseoir sur un banc en bas du bâtiment en baissant le regard sur des baskets aussi prêtes que nous à être jetées. Et on crache sur la télé dans laquelle un autoproclamé philosophe s'indigne du fait que l'on refuse de s’intégrer.

Comme ceux qui ne regardent que la ligne d’arrivée, et scandent à chaque fois que le vainqueur a mérité de gagner, sans vouloir voir que le sprinteur sur la ligne de départ concourrait contre un estropié.

Je ressors de la boutique avec une carte entrée libre dans un modèle qui ressemble au portable que j'avais acheté en 1999. Je m’engouffre dans la station de la porte de Montreuil et je retire la puce de mon Smartphone. Je la casse en deux et la jette devant la rame qui déboule sur la ligne 9.

Le drap rouge du torrero s’était soulevé et Ali avait fini sa course de taureau en s’éclatant la tête contre un mur, ce bruit sourd couvert par les rires du public. Il s’était retrouvé le cul par terre, sa tête n’apercevant plus dans les nuages que les étoiles qui tournaient et que nul autre que lui ne pouvait voir.

Oui, la France lui avait soigné ses carries et son appendicite, oui, elle lui avait appris comment tenir un stylo et s’en servir sur une feuille, mais elle n’avait pas tenue sa promesse, ne lui permettant pas au final de devenir quelqu’un.

Alors un beau jour, le fils d’immigré s’était résigné à émigrer. Il partit vivre à Londres. Le train sous la Manche le fit passer d’une vie à une autre. En quelques semaines, ou quelques jours selon la légende, il avait été embauché comme manager dans une sorte de restaurant. Cet emploi n’était pas encore à la hauteur de ses diplômes, mais au moins, il avait enfin trouvé la « chance » de devenir salarié.

Je change a Nation. Je croise dans le couloir un mendiant agenouillé et lui offre mon smartphone devant ses yeux incrédules.

J’étais content pour Ali. J’imaginais sa petite tète de moustachu aux cotés rasé téléphoner à une Anglaise fraichement rencontrée dans une cabine jaune avant de monter en souriant au deuxième étage d’un bus rouge et de tirer la langue par la vitre à un cheval monté par un policier.

Par contre, comme s’il avait voulu définitivement tourné la page sur son passé raté, avec tout le ressentiment contre la France qui n’avait daigné lui offrir la moindre chance, il avait choisi de couper les ponts avec tout le monde. Au bout de quelques mois, personne n'entendit plus parler de lui. Surement s’était il fait de nouveaux amis, en tout cas il avait désormais une nouvelle vie, et apparemment, un nouveau lui. Sa mère rentra au bled, et plus aucune nouvelle d’Ali ne parvint depuis aux oreilles des pauvres chômeurs que nous étions restés.

Jusqu’au jour ou j’entendis une rumeur étrange. Ali serait parti en couilles. Il se serait radicalisé. Il aurait été embrigadé. La bas, dans l’Angleterre communautariste où des prêcheurs pouvaient monter sur le banc d’un parc pour cracher leur haine de l’occident sur des cerveaux perdus attroupés comme des mouches autour de leurs lumières sombres.

A l’époque, je n’avais pas prêté attention à ces rumeurs, Ali était trop intelligent pour ça, et bien élevé, et sa réussite professionnelle semblait avoir été amorcée sérieusement. Je pris donc ces histoires pour les ragots de quelques jaloux rageux se réjouissant ainsi de ne plus être frustré par la réussite d’un autre qu’eux.

J’arrive chez moi, rejoignant le confort réchauffant de mon intimité. Je me prépare un café en me disant que si ca se trouve, cette histoire va passer. Peut être que je me fais simplement des films. Peut être que personne ne me mêlera jamais a cette lugubre histoire. Ca sonne. Il est un peu tard pour que Cynthia passe me voir, mais ca va me changer idées. J’ouvre avec un grand sourire, mais j'arrete soudain de respirer.